La rhétorique polémique dans la lettre 17 de Jérôme

Émilie Balavoine

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/rhetorique/950>

DOI: 10.4000/rhetorique.950

ISSN: 2270-6909

Publisher

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Printed version

ISBN: 978-2-37747-186-7

Electronic reference

Émilie Balavoine, « La rhétorique polémique dans la lettre 17 de Jérôme », *Exercices de rhétorique* [Online], 14 | 2020, Online since 18 March 2020, connection on 12 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/950> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.950>

This text was automatically generated on 12 September 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

La rhétorique polémique dans la lettre 17 de Jérôme

Émilie Balavoine

- 1 La lettre 17 de Jérôme apparaît au premier abord comme une lettre de peu d'importance : il s'agit d'un court texte adressé à un destinataire méconnu, Marc, prêtre de Chalcis, très probablement début 377¹. Elle aborde un sujet déjà traité dans les lettres 15 et 16, à savoir les difficultés que rencontre Jérôme dans le désert face à ses voisins moines qui remettent en cause son orthodoxie : ils l'accusent de ne pas traduire le mot *ousia*² comme il le faudrait et donc d'être hérétique. Pourtant, Jérôme, peut-être parce que les deux courriers précédents qu'il avait envoyés au pape de Rome, Damase³, étaient restés sans réponse, propose ici une stratégie rhétorique particulièrement travaillée pour attaquer ses adversaires et défendre son orthodoxie. Ce faisant, il établit auprès de ceux qui s'opposent à lui un *éthos* qu'il reprendra par la suite, celui du défenseur cultivé mais maltraité de l'orthodoxie chrétienne.
- 2 Jérôme utilise de nombreux procédés grâce auxquels il construit une image de moine persécuté ; dans le même temps, il s'attache à disqualifier ses adversaires : l'attaque est subtile mais souvent virulente. En effet, il sait qu'il écrit à un proche, Marc, mais que cette lettre sera probablement pour lui, Jérôme, qui n'a toujours pas reçu de soutien de la part de Rome, le moyen de se faire entendre des siens.

1. La construction d'un *éthos* de persécuté

- 3 Jérôme s'attache avant tout dans cette missive à montrer combien sa situation est difficile.
- 4 Ainsi, dès le début de ce texte, le lecteur est surpris par le ton employé. Il s'agit d'une lettre familière, bien différente des lettres précédentes qui, adressées à Damase, abordaient elles aussi la question de l'hérésie sabellienne dans le désert de Chalcis, en Syrie actuelle. Nous sommes loin de la formule d'adresse enjouée et pleine d'amitié de la lettre 9⁴ adressée également à un proche, Chrysocomas, moine d'Aquilée. Dans cette lettre 17, Jérôme mentionne clairement⁵ qu'il écrit en réponse à Marc, qui, bien

qu'intime⁶, lui demande compte de sa foi : Marc apparaît ici en position de juge. Il s'agit ainsi d'une lettre qui fait suite à une requête : le lecteur comprend bien que la situation dans laquelle Jérôme se trouve est particulièrement pesante. L'initiative de la rédaction de cette lettre ne semble donc pas venir de lui-même, il semble devoir en subir la rédaction. Cependant, qu'il réfute « ceux qui lui font injure⁷ » ou qu'il réponde à une demande, il se soumet à une injonction. L'emploi de verbes à la voix passive comme « je suis contraint », « je suis appelé » et « je suis accusé⁸ » va dans le même sens : il subit cette situation.

- 5 Jérôme construit cet *éthos* de moine persécuté tout au long de la lettre par le recours au champ lexical du procès judiciaire. Il est possible de diviser les termes et expressions qui composent celui-ci en plusieurs catégories afin de montrer plus nettement la construction de cet *éthos* par Jérôme : la défense et les éléments de procédure, les crimes (des accusés) et la souffrance (de la victime).
- 6 Jérôme a clairement recours au registre polémique ; il décrit à son lecteur ce que ses ennemis lui font subir. Il semble attacher une importance toute particulière à la coloration juridique de son propos car des termes spécifiques se retrouvent tout au long de la lettre comme les verbes « condamner » et « incriminer », les expressions « se tenait face à moi⁹ », « ceux qui me font injure », « celui qui outrage¹⁰ », « nous portons un jugement sur¹¹ », « m'en est témoin », « on me réclame¹² », « j'ai donné par écrit » et « j'ai pour témoins¹³ ». L'utilisation qu'il fait à deux reprises du nom commun « témoin¹⁴ » montre qu'il veut briser son isolement face à cette situation. Il semble vouloir instruire (*docere*) le lecteur qu'il a pris à témoin de la situation de manière particulièrement précise. Jérôme reprend ainsi des termes que nous retrouvons pour beaucoup chez Cicéron¹⁵ : il n'hésite pas à donner un cadre juridique explicite à sa démarche.
- 7 Jérôme présente les crimes qui lui sont reprochés en utilisant à la fois des termes techniques qui renvoient à une réalité religieuse – celle des hérésies du IV^e siècle –, et des références littéraires et bibliques (qu'il ne cite pas toujours à la lettre) qui donnent une plus grande portée à ces faits. Concernant la réalité religieuse, Jérôme souligne qu'il est appelé « hérétique » et qu'« on [l']accuse de l'impiété de Sabellius¹⁶ » et rappelle que certains ont pensé qu'il « avai[t] été régénéré sans foi¹⁷ ». Ces termes montrent la précision à laquelle il recourt dans les attaques qu'il porte. Dans le même temps, il emploie des citations pour décrire sa situation. Le livre I de l'*Énéide* de Virgile est ainsi convoqué : « on nous refuse l'hospitalité du sable » et « on nous fait la guerre, on nous défend même de nous installer sur l'extrême bord du rivage¹⁸ ». Sa situation serait ainsi digne d'un poème épique. Jérôme montre également ce qui lui est reproché en utilisant les textes bibliques, comme l'expression « loin de moi de me glorifier¹⁹ » qu'il emprunte à Ga. 6, 14. Par ces différents procédés, il parvient à convaincre mais aussi à séduire (*delectare*) son lecteur par la rigueur de son exposé ainsi que par l'ampleur de sa culture.
- 8 La souffrance éprouvée par Jérôme fait l'objet d'un traitement rhétorique plus marqué, comme le montre le recours à des comparaisons (« comme un sourd (...) comme un muet²⁰ »), des redondances (« je restai silencieux et je me suis humilié et j'ai gardé le silence loin des gens de bien²¹ ») et des figures de l'emphase telles que la répétition²² ou l'hyperbole (« ils m'ont arraché une partie de mon âme²³ »). Il utilise de nombreuses citations bibliques²⁴ mais évoque aussi à la fin de cette lettre et de manière plus intime son propre état de santé. Jérôme a bien la volonté de montrer son épuisement moral et

physique afin de toucher (*mouere*) son lecteur. L'étude du vocabulaire du procès judiciaire utilisé par Jérôme tout au long de cette lettre souligne bien comment il construit, en s'appuyant sur *docere*, *mouere* et *delectare*, son *éthos* auprès de son lecteur. Il se présente comme une victime en souffrance dans le cadre d'un procès.

- 9 Plus encore, le moine s'attache à marquer tout particulièrement l'esprit de son lecteur par la description du cadre hostile dans lequel il vit²⁵. Tout d'abord, il mentionne « la dureté de l'hiver²⁶ » qui empêche de prendre la mer et il rappelle aussi quel est son lieu de résidence : il s'agit d'une grotte dans le désert²⁷. Dans les églises voisines, les fidèles ne parlent pas latin, mais, comme Jérôme le rappelle ironiquement, ils s'expriment « en syriaque ou en grec²⁸ », langues qu'il ne maîtrise pas parfaitement²⁹. Même si d'autres moines vivent près de lui, ses amis disent leur préférer les « bêtes sauvages » qui seraient moins hostiles que les moines qui vivent dans le désert de Chalcis. La description que propose Jérôme de son cadre de vie renforce donc l'impression d'hostilité de sa propre situation. Lorsque qu'il raconte une scène de son quotidien, les phrases deviennent soudain laconiques : « Je fais [ma profession de foi], comme ils la veulent : elle ne convient pas. J'y appose ma signature, ils ne me croient pas³⁰ ». L'utilisation de l'asyndète renforce le caractère abrupt et presque inhumain de cette situation. Il propose ensuite à son lecteur une séquence à la tonalité lyrique marquée dans laquelle il utilise superlatif, gradation, hyperbole et marqueurs de la première personne du singulier. Par la juxtaposition de ces deux procédés d'écriture, la concision et le lyrisme, il a voulu marquer l'esprit de son lecteur et lui rappeler la difficulté de sa situation. Plus encore, il clôt cet élan par deux citations de la Bible – Ps. 23 (24), 1 et Ga. 6, 14³¹ –, ce qui lui permet d'opposer Paul à ses adversaires et de montrer que, si le lecteur suit le raisonnement lié aux citations bibliques, ces derniers apparaissent coupables.
- 10 Jérôme utilise de nombreux procédés pour construire son *éthos* de persécuté : il rappelle qu'il subit cette situation et qu'il est contraint d'écrire cette lettre, emploie de manière recherchée le champ lexical du procès judiciaire et décrit avec force détails son quotidien en se plaçant sous l'autorité de la Bible. Cependant, dans le même temps, il ne néglige pas de discréditer ses adversaires.

2. La disqualification de l'adversaire

- 11 Jérôme présente des adversaires particulièrement hostiles. Il ne les nomme pas individuellement, laissant se créer l'image d'un groupe insaisissable. Après avoir montré comment il caractérise ses ennemis (tout d'abord de manière générique puis au moyen de références aux textes bibliques), nous analyserons en détail le jeu de l'énonciation à leur égard.
- 12 Jérôme, tout au long de la lettre 17, mentionne une présence hostile. Mais il tarde à préciser le sujet de ce conflit. Le lecteur a tout d'abord l'impression d'une querelle de personnes, comme le montre l'emploi d'« injure³² », et d'« outrage³³ ». La présence du nom commun « barbarie³⁴ » pourrait même laisser supposer que Jérôme a subi des attaques violentes qui ne sont pas dignes d'hommes civilisés. Cependant, quelques lignes après, il demande le seul droit « de ne rien dire³⁵ » en mettant en valeur le traitement singulier³⁶ auquel il est soumis et surtout la persécution dont il se dit victime : c'est « quotidiennement³⁷ », qu'il subit leurs demandes. Le conflit porte bien sur la doctrine. De manière subtile, à la fin du deuxième paragraphe, Jérôme rompt le

mode d'énonciation et utilise, alors qu'il faisait la narration des événements passés, le discours direct, comme s'il se trouvait en présence de ses ennemis. Le recours à la deuxième personne du singulier³⁸ (il est ici manifeste qu'il ne s'agit pas de Marc, le destinataire de la lettre) place le lecteur en situation de témoin. Ce procédé permet à Jérôme non seulement de rendre vivant son discours mais surtout de placer son destinataire dans la même situation que lui et donc de lui faire éprouver les mêmes sentiments. Pourtant, même dans ce passage au discours direct, Jérôme n'a toujours pas désigné explicitement ses ennemis. Il faut pour cela attendre, dans le troisième paragraphe, qu'il utilise le discours indirect. Le moine dit alors reprendre les propos de ses frères lorsqu'ils estiment ces hommes reclus pires que des bêtes sauvages ; il place ainsi ce jugement dépréciatif dans la bouche d'autres, ce qui lui donne plus de poids. Ce n'est pas lui qui les jugerait ainsi mais des personnes qui ne subissent pas leurs assauts – il vient de rappeler qu'il était seul incriminé³⁹, ses compagnons étant épargnés. Il utilise les possibilités rhétoriques permises par les changements d'énonciation pour attaquer subtilement ses ennemis. Ces derniers apparaissent au lecteur particulièrement tenaces et peu sensibles à ce que fait Jérôme pour leur prouver son orthodoxie. Leur attitude semble bien éloignée de la charité, que Jérôme avait pris soin de louer dès le début de sa lettre⁴⁰.

- 13 Le conflit est en réalité doctrinal : le lecteur comprend grâce aux reproches qui sont faits à Jérôme quels sont les adversaires. Ce sont des ermites de langue grecque ou syriaque (peu nombreux étaient ceux qui parlaient latin à Chalcis) qui ont pris position sur la théologie trinitaire. En effet, en 377 (date de la lettre 17), la crise arienne n'était pas résolue. Le concile de Constantinople aura lieu seulement en 381, qui « condamne[ra] les "sabelliens" et les ariens, ainsi que les apollinaristes⁴¹ ». Bien plus, comme le rappelle Paul Mattei, « on aurait tort de croire qu[e cette crise] n'intéressa que les clercs : le peuple se passionnait, et prenait parti, souvent avec vigueur – jusqu'à l'émeute⁴² » ; à plus forte raison le débat était-il particulièrement vif parmi les moines. L'accusation d'hérésie dont Jérôme est la cible⁴³ est particulièrement « infamante⁴⁴ » et elle explique que, pour se défendre, Jérôme recoure à des termes techniques de théologie. Bien que reclus dans le désert, Jérôme participe aux questionnements religieux de son temps et il semble que ses difficultés soient dues à une mésentente sur la traduction du nom commun d'origine grecque *ousia*. Comme le précise Benoît Jeanjean,

[Jérôme] professe donc la consubstantialité entre le Père et le Fils, conformément au *credo* de Nicée qui affirme que le Fils est *homoousios* (à savoir consubstantiel) au Père. Son attachement à ce terme et son refus d'accepter le mot *hypostasis* dans le sens de "personne" et non de "nature" le font suspecter de partager l'hérésie sabellienne et il est poussé à quitter le désert⁴⁵.

Le fait qu'il utilise le grec montre sa volonté de précision. Cela souligne aussi qu'il rejette « sans nuances les mélétiens⁴⁶ » car il ne souhaite laisser aucune place aux difficultés éventuelles de traduction. Ce problème de traduction aux lourdes conséquences permet peut-être d'expliquer le recours de Jérôme à l'expression « la barbarie qui règne en ces lieux⁴⁷ » : ce serait celle de ceux qui ne parlent pas sa propre langue, le latin et qui, parce qu'ils ne comprennent pas les positions théologiques de Jérôme l'agressent. Quoi qu'il en soit, Jérôme utilise des termes très précis pour désigner ce conflit théologique, ce qui prouve sa volonté d'être entendu par la communauté chrétienne amenée à le lire. Il professe l'orthodoxie telle qu'il la conçoit avec ses proches occidentaux. Il la valorise grâce à un raisonnement par

l'absurde qui amènerait à proclamer hérétiques les évêques Damase et Pierre⁴⁸ ! Cette proposition – « qu'ils me condamnent comme hérétique avec l'Occident, hérétique avec l'Égypte, c'est-à-dire avec Damase et Pierre » – est particulièrement travaillée comme le montrent la gradation et la répétition ainsi que le fait qu'elle s'achève sur une hyperbate, elle-même mise en valeur par la tournure explicative « c'est-à-dire ». Jérôme utilise toute la rigueur d'un raisonnement argumentatif pour disqualifier les arguments de ses adversaires et montre par la complexité de sa rhétorique sa supériorité intellectuelle.

- 14 La disqualification de ses adversaires ne passe pas seulement par des prises de position morales et théologiques mais aussi par le recours à l'ironie. En effet, dans le deuxième paragraphe de cette lettre, Jérôme recourt à une stratégie rhétorique particulièrement efficace pour montrer dans son énonciation qu'il fait partie de la communauté religieuse des moines tout en se dissociant de ceux qui ne suivent pas les préceptes orthodoxes. Une même proposition lui permet de définir ce que doit être un moine et d'endosser la figure du père abbé. Si l'on analyse ce qui suit la proposition « j'ai honte de le dire⁴⁹ » – à savoir « du fond des grottes qui nous servent de cellules, nous condamnons le monde, lorsque, roulés dans le sac et la cendre, nous portons un jugement sur les évêques » – l'habileté rhétorique de Jérôme apparaît clairement. En effet, sous couvert de tenir des propos qui concernent un même groupe de personnes (en l'occurrence, les moines qui l'entourent à Chalcis), il formule des critiques contre leur attitude tout en décrivant la manière dont ils devraient se comporter. Ainsi, dans cette même phrase, « nous » renvoie tantôt à Jérôme seul et tantôt à Jérôme et ces hommes. Lorsque Jérôme évoque « les grottes qui nous servent de cellules » et le fait d'être « roulés dans le sac et la cendre », cela concerne la communauté du désert puisque de telles pratiques étaient courantes de son temps dans le milieu monastique du désert de Chalcis⁵⁰. Paul Antin explique que « L'Écriture invite à porter cet accoutrement pénible qui sied à l'homme pécheur⁵¹ ». Par contre, malgré l'emploi du pronom personnel de la première personne du pluriel qui devrait l'inclure lui-même, Jérôme ne saurait dire en son nom « nous condamnons le monde, [...] nous portons un jugement sur les évêques ». Cette attitude apparaît « honteuse⁵² » et surtout peu convenable à des hommes de religion⁵³. Le lecteur attentif perçoit ici le jeu énonciatif de Jérôme qui se joue de l'ambiguïté permise par la première personne du pluriel : il fait des va-et-vient entre la posture de membre d'un groupe et celle d'un chef de parti qui admoneste les siens. De fait, l'ironie de Jérôme face à ces faux moines est virulente et elle lui permet de définir l'attitude d'un bon moine qui doit rester humble. Il se place donc en position d'autorité face à ses ennemis qui ont violemment pris parti dans les querelles de terminologie religieuse.
- 15 Jérôme a donc mobilisé plusieurs stratégies rhétoriques pour disqualifier ses adversaires : des points de vue moral, religieux et même disciplinaire, leur attitude est condamnable. Il reste maintenant à étudier les procédés dont se sert Jérôme pour convaincre son lecteur en faisant appel à leur culture commune.

3. La connivence avec son public

- 16 Jérôme adresse cette lettre à Marc afin qu'il lui vienne en aide. Cependant, Marc et Jérôme échangent en latin, et ce alors que les adversaires de Jérôme parlent grec ou syriaque⁵⁴. Il paraît difficile de croire que Marc ait pu s'adresser lui-même aux moines

qui persécutaient Jérôme et il semble que ce soit Jérôme qui ait été le plus à même de le faire. En effet, le moine latin apprend le grec⁵⁵ et connaît un peu de syriaque, ce qui était particulièrement rare à son époque. Pourtant, il ne manque pas de rappeler ironiquement à son destinataire qu'il ne possède pas « en syriaque ou en grec, les moyens linguistiques nécessaires pour prêcher (*ecclesias circumeam*) et, le cas échéant, persuader des fidèles de suivre une argumentation nouvelle sur des points de foi (*schisma conficere*)⁵⁶ » : l'antiphrase est ici particulièrement manifeste. Jérôme se présente ainsi ironiquement comme un hérétique qui ne le serait pas tant qu'il ne serait pas prosélyte. Mais ces problèmes de communication sont peut-être aussi pour Jérôme le moyen de montrer combien il est éloigné de toute civilisation⁵⁷. Marc est donc présenté comme un intime de Jérôme ; pour autant, il ne pourra que difficilement lui venir en aide face à des ennemis qu'il rencontre « quotidiennement⁵⁸ ». Mais c'est un intime de Jérôme qui connaît « très bien⁵⁹ » sa foi. Pourquoi donc écrire une lettre si son destinataire en connaît déjà le contenu ? C'est que le but réel de la lettre n'est pas celui annoncé. Le lecteur perçoit que ce qui importe est l'appartenance de Marc à une communauté que Jérôme reconnaît comme sienne. Ce courrier est destiné à passer par les messagers d'Évagre qui accueille les chrétiens latins qui arrivent en Orient. Nul doute que ce dernier y portera attention. Jérôme nomme dans sa lettre Cyrille⁶⁰ et Zénobe⁶¹ et ne manque pas de rappeler l'affection qu'il leur porte à la fin de cette lettre. Les adjectifs qualificatifs « saint » et « bienheureux⁶² » auxquels Jérôme recourt rappellent que la religion les unit et, alors que la formule d'adresse de la lettre semblait peu conventionnelle et marquait, comme nous l'avons montré, combien la situation de Jérôme était difficile, la formule d'adieu est tout à fait classique (même si l'adverbe de lieu « ici » rappelle l'éloignement de Jérôme), elle ne manque pas de rappeler leurs liens d'amitié : « à qui, en même temps qu'à toi, nous adressons, nous tous qui sommes ici, toutes nos salutations⁶³ ».

- 17 Marc, destinataire annoncé de la lettre 17, n'est peut-être donc pas le seul à qui Jérôme s'adresse. Par-delà sa personne, c'est bien la communauté chrétienne de Chalcis qu'il cherche à atteindre, surtout celle qui est restée en lien avec l'Occident. Plus encore, Marc apparaît être celui qui lui permet de prouver son orthodoxie aux évêques Damase et Pierre⁶⁴, Damase n'ayant pas, d'après les sources dont nous disposons, répondu aux lettres qu'il lui a envoyées au sujet de ses difficultés dans le désert⁶⁵. Ceci permet de comprendre pourquoi Jérôme se montre exemplaire et particulièrement soucieux d'obéir aux préceptes chrétiens. Après avoir commencé cette lettre par deux versets des Psaumes⁶⁶ et avoir rappelé qu'il vivait dans le sac et la cendre⁶⁷, vient une citation de Paul : « Celui qui ne travaille pas, qu'il ne mange pas⁶⁸ ». Jérôme rappelle ainsi l'éthos du moine. Plus encore, cette célèbre expression est également présente et commentée dans la lettre 24⁶⁹ qui offre à Marcella la louange des vertus d'Asella, une vierge au comportement exemplaire ; Jérôme semble mener à cette époque une réflexion sur l'érémisme et le monachisme⁷⁰ qui l'amène à étudier en ce sens la Bible. Surtout, si l'on compare les trois passages de cette lettre qui présentent des citations bibliques, nous pouvons déceler une évolution de l'état d'esprit de Jérôme⁷¹. Ainsi, il commence par évoquer le silence⁷² nécessairement requis selon les Psaumes (la reprise dans ces deux citations de formes verbales avec le radical *-mut*⁷³ est en cela significative), puis mentionne la mise en pratique de préceptes de vie et conclut par des propos bien plus assurés qui montrent un retour de la confiance. La citation d'Isaïe prouve un regain de confiance comme le montre l'utilisation du pronom personnel de la première personne du singulier (nous soulignons) : « Loin de moi de me glorifier sinon dans la croix de notre

Seigneur Jésus Christ, par qui le monde est crucifié *pour moi* et *moi* pour le monde⁷⁴ ». Jérôme apparaît ici comme un nouveau Paul. Le moine s'extrait de la communauté dans laquelle il ne parvient pas à trouver sa place pour s'adresser à ceux qu'il reconnaît proches de lui, à savoir des chrétiens connaisseurs de la Bible et de la doctrine chrétienne fondée sur l'Écriture.

- 18 Il est possible de préciser plus encore le public qu'essaye d'atteindre Jérôme grâce à cette lettre. En effet, le moine utilise pour illustrer son propos des « vers bien connus » d'un « poète profane⁷⁵ ». Le fait de ne nommer ni Virgile ni l'*Énéide* fait sens : Jérôme utilise des références que ses lecteurs connaissent. Pour autant, il convient de se demander ce qu'apporte – quelques années après avoir fait son célèbre songe⁷⁶ – une citation païenne à cette lettre. Il s'agit donc, nous l'avons vu, du passage dans lequel Ilionée expose à la reine Didon les difficultés que ses compagnons et lui-même ont rencontrées depuis le départ de Troie et se plaint de l'accueil qui leur a été réservé sur le rivage de Carthage : « on nous refuse l'hospitalité du sable ». Le sable serait donc celui du rivage et les protagonistes sont des marins à la recherche d'une terre pour reprendre des forces et réparer leur flotte avant de partir fonder un nouveau pays. Jérôme parle depuis le désert : il ne s'agit pas du même sable. Surtout, même s'il a lui aussi été contraint à l'exil, il ne partage pas les mêmes ambitions : Ilionée et les siens souhaitent faire une halte avant de repartir alors que Jérôme veut s'installer dans le désert. De manière assez surprenante, il place Marc (et les destinataires seconds de la lettre) dans la position de Didon et les met en capacité de rendre possible ou non son séjour dans le désert. Il semble en effet attribuer plusieurs fonctions à cette référence : elle lui permet d'énoncer la colère qui l'habite face à la situation qui est la sienne et « sert à confirmer ou préciser une idée par le biais d'une comparaison, qui fasse ressortir des similitudes⁷⁷ » selon la classification proposée par Benoît Jeanjean. Plus encore, elle participe d'un raisonnement *a fortiori*⁷⁸ : si les païens n'osent commettre une si malveillante action, alors les chrétiens ne sauraient le faire et Jérôme devrait obtenir le droit de rester quelque temps dans le désert de Chalcis. Elle montre enfin et surtout la volonté qu'a Jérôme de toucher un public cultivé, qui a suivi des études classiques romaines. En effet, il sait que les destinataires finaux de sa lettre sauront donner toute la portée nécessaire à cette citation littéraire. Il vise donc, par-delà Marc qui se présente comme un relais entre les mondes latin et grec, un public latin cultivé, ses alliés restés à Rome⁷⁹ et plus largement en Italie⁸⁰.

- 19 Tout au long de cette courte lettre adressée en première intention à Marc mais en réalité à ses proches, Jérôme a donc multiplié les procédés rhétoriques afin de construire un éthos de moine persécuté. L'utilisation du vocabulaire juridique montre que cette lettre participe de la défense qu'il menait par missives interposées. Il a su également enrichir son propos d'éléments propres à son éducation classique et à sa culture biblique pour servir au mieux son projet : défendre sa doctrine et sa réputation auprès des siens, où qu'ils soient dans l'Empire. Ces procédés rhétoriques se retrouveront dans les lettres postérieures de Jérôme, ce qui montre que, dans ce qui appartient pour nous au corpus de ses premières lettres, Jérôme forge déjà ses armes !

NOTES

1. F. Cavallera, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, Paris, Honoré Champion, 1922, première partie, tome II, p. 16 : « Les lettres XIV, XV, XVI, XVII, écrites elles aussi du désert, s'échelonnent dans cet ordre et, selon toute apparence, datent de l'année 376. La dernière peut être du début de 377, puisqu'elle annonce le départ pour le printemps et demande un court délai jusque-là. »
2. Que l'on retrouve dans l'expression « *homousiam (...) trinitatem* », *Lettre 17, 2*, tome I, p. 52, l. 5 et 6.
3. Les lettres 15 et 16 sont ainsi adressées au pape Damase.
4. *Lettre 9, 1*, tome I, p. 26, Saint Jérôme (texte établi et traduit par J. Labourt, Paris, Les Belles Lettres, C. U. F., Paris, 1982) : « Quelle amitié j'ai pour toi, Héliodore, si cher à tous deux, a pu t'en faire un rapport exact, lui qui ne t'aime pas moins que moi ». Traduction de Jérôme Labourt retouchée.
5. L'expression « *tibi respondeo postulanti* », « je réponds à ta requête » (*Lettre 17, 1*, tome I, p. 51, l. 18 et 19), par la disjonction du groupe au datif, met en valeur le fait que Jérôme est pris comme dans un étau : il doit répondre à la demande pressante de Marc. Dans l'ensemble de cette étude, je proposerai, sauf avis contraire, ma propre traduction.
6. Le nom commun « affection » est ainsi utilisé : « *affectus* » (*Lettre 17, 1*, tome I, p. 51 ; voir aussi dans la *Lettre 9, 1*, tome I, p. 26).
7. *Lettre 17, 1*, tome I, p. 51, l. 17 et 18 : « *facientibus iniuriam* ».
8. *Lettre 17, 2*, tome I, p. 51, l. 23 : « *cogor* », p. 52, l. 5 : « *uocor* » et p. 52, l. 6 « *arguor* ».
9. *Lettre 17, 1*, tome I, p. 51, l. 12 : « *Cum consisteret aduersum me peccator* », « comme le pécheur se tenait face à moi ». À noter qu'il s'agit d'une reprise du Ps. 39 (38), 2-3.
10. *Lettre 17, 1*, tome I, p. 51, l. 17 et 18 : « *iniuriam facientibus* » et l. 20 : « *qui facit contumeliam* ».
11. *Lettre 17, 2*, tome I, p. 52, l. 12 : « *condemnent* », « qu'ils me condamnent » ; l. 13 : « *criminantur* », « incriminent-ils » ; l. 16 : « *sententiam ferimus* », « nous portons un jugement sur ».
12. *Lettre 17, 3*, tome I, p. 52, l. 29 : « *testis est* » et p. 53, l. 2 et 3 : « *exposcor* ».
13. *Lettre 17, 4*, tome I, p. 53, l. 20 : « *dedi conscriptam fidem* » et l. 21 et 22 : « *testes habeo* ».
14. *Lettre 17, 3*, tome I, p. 52, l. 29 et *Lettre 17, 4*, tome I, p. 53, l. 21.
15. Nous retrouvons ainsi entre autres exemples, « *consistere* » chez Cicéron, *Caecin. 59*, « *criminator* » dans *Off. 3, 79*, « *sententiam ferre* » dans *Verr. 4, 100*.
16. *Lettre 17, 2*, tome I, p. 52, l. 5 : « *hereticus uocor* » et « *Sabellianae impietatis arguor* ». Selon M. Rouche, *Les origines du christianisme*, Paris, Hachette supérieur, 2007, p. 50 : « L'idée fut reprise et vraiment améliorée par Sabellius, originaire de Cyrénaïque : Père, Fils et Saint-Esprit sont les trois aspects passagers d'un seul Dieu. Sabellius fut condamné par le pape Calixte vers 220. Son hérésie avait pour conséquence que le Père avait souffert sur la croix en même temps que le Fils (patripassianisme). »
17. *Lettre 17, 3*, tome I, p. 53, l. 3 : « *quasi sine fide renatus sim* ».
18. *Lettre 17, 2*, tome I, p. 52, l. 1 et 2 : « *hospitio prohibemur arenae* » et « *bella cient primaque uetant consistere terra* » – citation d'*Énéide 1*, 540-541.
19. *Lettre 17, 3*, tome I, p. 53, l. 16 : « *mihi autem absit gloriari* » extrait de Ga. 6, 14.
20. *Lettre 17, 1*, tome I, p. 51, l. 14 et 15 : « *tamquam surdus (...) tamquam mutus (...)* ».
21. *Lettre 17, 1*, tome I, p. 51, l. 13 : « *obmutui et humiliatus sum et silui a bonis* ».
22. *Lettre 17, 3*, tome I, p. 52, l. 28 et 29 : « *cum quali gemitu, cum quali dolore* ».
23. *Lettre 17, 3*, tome I, p. 53, l. 6 : « *abruperunt a me partem animae meae* ».
24. Il est ainsi possible de relever dans ce court texte des citations de Ps. 39 (38), 2-3 ; Ps. 38 (37), 14-15 ; 2 Th. 3, 10 ; Is. 42, 14 ; Ps. 23 (24), 1 et Ga. 6, 14 ainsi que des références à 1 Co 13, 7 ; Col. 3, 15 ; Est. 4, 3 et Jn. 3, 5.

25. Il est ici possible de rapprocher la description que Jérôme fait de sa difficile condition de celle que propose Ovide de la sienne dans les *Pontiques* et les *Tristes* où la dureté de l'hiver et l'isolement sont également sources de souffrance. Nous remercions Mickaël Ribreau de nous avoir signalé ce rapprochement.

26. Lettre 17, 3, tome I, p. 53, l. 10 : « *hiemis (...) asperitas* ».

27. Lettre 17, 2, tome I, p. 52, l. 14 et 15 : « *de cavernis cellularum* », « depuis les grottes de nos cellules ».

28. Lettre 17, 2, tome I, p. 52, l. 22 : « *in Syro sermone uel Graeco* ».

29. S'il est vrai que Jérôme connaît assurément bien mieux le grec que le syriaque, il n'en reste pas moins que « le Stridonien en était sans doute encore à s'habituer lentement au débit des hellénophones » (P. Hamblenne, « L'apprentissage du grec par Jérôme : quelques ajustements », *Revue d'Études Augustiniennes et Patristiques*, 40, 1994, p. 359).

30. Lettre 17, 3, tome I, p. 53, l. 3 et 4 : « *Confiteor, ut uolunt : non placet. Subscribo : non credunt* ».

31. Lettre 17, 3, tome I, p. 53, l. 14 : Ps. 23 (24), 1 : « *Domini est terra et plenitudo eius* », « Au Seigneur est la terre et tout ce qui l'emplit ». Et Ga. 6, 14 : « *mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Iesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est et ego mundo* » ; « loin de moi de me glorifier sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par qui le monde est crucifié pour moi et moi pour le monde ».

32. Lettre 17, 1, tome I, p. 51, l. 17 : « *iniuria* ».

33. Lettre 17, 1, tome I, p. 51, l. 20 : « *contumelia* ».

34. Lettre 17, 2, tome I, p. 51, l. 22 : « *barbaria* ».

35. Lettre 17, 2, tome I, p. 52, l. 18 et 19 : « *Permittant mihi, quaeso, nihil loqui* » ; « Qu'ils me permettent, je les en prie, de ne rien dire ».

36. Lettre 17, 2, tome I, p. 52, l. 13 : « *exceptis sociis* », « et non pas ses compagnons ».

37. Lettre 17, 3, tome I, p. 53, l. 24 et 25 : « *cotidie* ».

38. Lettre 17, 2, tome I, p. 52, l. 20 et 21 : « *quid ad te ? quiesce (...). Plane times (...)* » ; « Qu'est-ce que cela peut te faire ? Reste tranquille (...). Tu crains sans doute (...) ».

39. Lettre 17, 2, tome I, p. 52, l. 12 : « *Quid unum hominem exceptis sociis criminantur ?* » « Pourquoi incriminent-ils un seul homme et non pas ses compagnons ? »

40. Lettre 17, 1, tome I, p. 51, l. 16 et 17 : « *caritas omnia superat* », « la charité surpasse tout ».

41. P. Mattei, *Le christianisme antique (Ier - Vème siècle)*, Paris, Ellipses, 2003, p. 108.

42. Ibid. p. 112.

43. Lettre 17, 2, tome I, p. 52, l. 5 : « *Haereticus uocor* », « on m'appelle hérétique ».

44. B. Jeanjean, *Saint Jérôme et l'hérésie*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1999, p. 19.

45. B. Jeanjean, « Saint Jérôme face à l'exercice du pouvoir épiscopal, Du respect dû à l'évêque à la mise en cause de son autorité dans le *Contre Jean de Jérusalem* », *Les Pères de l'Église et le pouvoir, Actes du VI^e colloque de La Rochelle*, 6, 7 et 8 septembre 2013, Lyon, Caritaspartum, 2014, p. 181.

46. B. Jeanjean, *Saint Jérôme et l'hérésie*, op. cit., p. 19.

47. Lettre 17, 1, tome I, p. 51, l. 22 et 23 : « *barbariam istius loci* ». Notons qu'il semble s'agir ici d'une réminiscence d'Ovide, *Pontiques*, 3, 3-5 (nous soulignons) : « *ecquod erit tempus quo uos ego Naso relinquam/ in minus hostili iussus abire loco ?/ An mihi barbaria uiuendum semper in ista/ inque Tomitana condar oppoter humo ?* » Traduction dans Ovide, *Œuvres complètes*, dir. M. Nisard, Paris, Dubochet, 1838, p. 788 : « quand viendra le jour où Ovide vous quittera, pour aller, docile aux ordres de César, subir ailleurs un exil moins dangereux ! Me faudra-t-il toujours vivre dans ce pays barbare, et dois-je être inhumé dans la terre de Tomes ? » Ovide comme Jérôme souhaitent quitter un lieu hostile.

48. Lettre 17, 2, tome I, p. 52, l. 10 à 12 : « *hereticum me cum occidente, hereticum cum Aegypto, hoc est cum Damaso Petroque, condemnent* ». Il s'agit ici de Pierre II, l'évêque d'Alexandrie.

49. Lettre 17, 2, tome I, p. 52, l. 14 à 16 : « *Pudet dicere : de cauernis cellularum damnamus orbem, si in sacco et cinere uolutati de episcopis sententiam ferimus* ».

50. Lettre 15, 2, tome I, p. 47, l. 4 à 6 : « *solitudinem (...) quae Syriam iuncto barbariae fine determinat (...)* », « dans le désert qui borde la Syrie, aux confins de la barbarie » (traduction de J. Labourt, *op. cit.*).
51. Voir P. Antin, « Le cilice chez s. Jérôme », *La Vie spirituelle*, Suppl. I, Paris, Les Éditions du Cerf, 1947, p. 59. Voir aussi *ibid.*, p. 58 : « Saint Jérôme distingue le *saccus*, grossier vêtement de dessus, ou vêtement unique irritant pour l'épiderme ; le *cilicium*, porté sur la peau, en général sous d'autres habits ».
52. Lettre 17, 2, tome I, p. 52, l. 14 : « *Pudet dicere* », « J'ai honte de le dire ».
53. Cette lettre vaudra des critiques à Jérôme lorsqu'il attaquera par la suite Jean de Jérusalem. Voir F. Cavallera, *op. cit.*, p. 224 : « ce qu'il reprochait jadis, avec tant de véhémence, aux moines de Chalcis, il le pratique maintenant avec une insistance déconcertante ».
54. P. Hamblenne, « L'apprentissage du grec par Jérôme : quelques ajustements », *Revue d'Études Augustiniennes et Patristiques*, 40, 1994, p. 359 : « Dans l'asile offert par Évagre, Jérôme n'avait aucune nécessité réelle d'entrer en contact avec des Syriens hellénophones ou unilingues (syriaque). Il dut se sentir d'autant plus seul dans sa retraite monastique que les voisins ne parlaient pas le latin. »
55. Voir note 13.
56. P. Hamblenne, *op. cit.*, p. 361.
57. D. King, « *Vir Quadrilinguis ? Syriac in Jerome and Jerome in Syriac* », dans A. Cain et J. Lössl, *Jerome of Stridon, his life, writings and legacy*, Ashgate, Farnham, 2009, p. 213 : « *Jerome is playing on the fears of his audience, deliberately placing himself at the limits of their known world, both as a "wise man" who can bring the wisdom of the barbarians into the service of the church, and as a danger and a threat, one whose judgements may be secretly heretical but who remains impervious to criticism from those without the necessary linguistic faculties. [...] Jerome strongly promotes himself as part of this world "on the edge", a fearsome place inextricably linked with the equally ferocious, almost mythological, Saracens.* » (Nous traduisons : « Jérôme joue avec les frayeurs de son public, en se situant lui-même délibérément à la limite du monde connu par eux, sous la double figure de l'«homme sage» qui peut mettre la sagesse des barbares au service de l'Église, et de l'individu dangereux et menaçant dont le jugement est peut-être secrètement celui d'un hérétique, imperméable en tout cas à la critique que pourraient lui faire des gens dépourvus des capacités linguistiques nécessaires. [...] Jérôme met fortement en avant le fait valorisant qu'il est lui-même partie prenante de ce monde "en marge", un lieu effrayant inextricablement lié à ce peuple tout aussi féroce et presque mythologique, les Sarrasins. »)
58. Lettre 17, 3, tome I, p. 53, l. 2 : « *cotidie* ».
59. Lettre 17, 2, tome I, p. 51, l. 22 : « *optime* ».
60. J. Labourt dans son édition des *Lettres* (C. U. F., *op. cit.*), p. 164 : « On ne sait qui est ce Cyrille, sans doute un prêtre ou un moine du voisinage, peut-être un des évêques égyptiens encore exilés à Héliopolis ou à Diocésarée ».
61. Le seul Zénobe qui pourrait, sans que l'on puisse l'affirmer avec certitude, correspondre à celui-ci est mentionné dans C. Pietri et L. Pietri, *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, 2. *Prosopographie de l'Italie chrétienne (313-604) : L-7*, Rome, École française de Rome, 2000, p. 2378, article Zenobius 1 : « (... novembre 389-410 ? ...) se lie d'amitié avec Augustin, lors du séjour de ce dernier en Italie en 386, (...). Contraint de quitter brusquement Augustin et son petit groupe, il est le destinataire du traité *De ordine* qui rapporte les entretiens qu'Augustin a tenus à Cassiciacum en novembre 386, en son absence. »
62. Lettre 17, 4, tome I, p. 53, l. 19 : « *sancto Cyrillo* », « saint Cyrille » ; l. 22 : « *beati fratris Zenobii* », « le bienheureux frère Zénobe ».
63. Lettre 17, 4, tome I, p. 53, l. 22 et 23 : « *quem tecum omnes, qui hic sumus, plurimum salutamus* ».
64. Lettre 17, 2, tome I, p. 52, l. 11 et 12 : « *Damaso Petroque* ».

65. J. Labourt dans son édition des *Lettres* (C. U. F., *op. cit.*), p. 164 au sujet de la *Lettre* 16 : « Ne recevant rien de Rome, Jérôme insiste pour obtenir une réponse ».
66. *Lettre* 17, 1, tome I, p. 51, l. 12 et 13 : Ps. 39 (38), 2-3, « *Cum consisteret aduersum me peccator, obmutui et humiliatus sum et silui a bonis* », « Comme le pécheur se tenait face à moi, je me suis tu, je me suis humilié et j'ai gardé le silence loin des gens de bien » ; et l. 14 à 16, Ps. 38 (37), 14-15 : « *Ego uero tamquam surdus non audiebam et tamquam mutus non aperiens os suum factus sum ut homo non audiens* », « Moi, comme un sourd, je n'entendais pas et comme un muet qui n'ouvre pas la bouche, je suis devenu comme un homme qui n'entend pas ».
67. *Lettre* 17, 2, tome I, p. 52, l. 15 : « *in sacco et cinere uolutati* ».
68. *Lettre* 17, 2, tome I, p. 52, l. 26 : « *qui autem non operatur, nec manducet* ». Cette citation vient de 2 Thess. III 10.
69. *Lettre* 24, 4 tome II, p. 12, l. 14 et 15.
70. Jérôme précise ainsi, au sujet d'Asella, que « *in urbe turbida inueniret heremum monachorum* », « dans notre ville tumultueuse, elle a su trouver le désert des moines » (*Lettre* 24, 4, tome II, p. 12 ; traduction de J. Labourt, *op. cit.*).
71. Le Psaume cité à la fin du troisième paragraphe est également l'objet d'une analyse dans la lettre suivante, la lettre 18, adressée à Damase, ce qui montre qu'il était au centre de ses réflexions à cette époque. *Lettre* 18A, 5, tome I, p. 59 : « *Domini est terra et plenitudo eius* », « Au Seigneur est la terre et tout ce qui l'emplit ».
72. Jérôme en vient à ne plus pouvoir garder le silence : voir p. 53, l. 1, « *Tacui, numquid semper tacebo ?* », « Je me suis tu, me tairai-je toujours ? »
73. *Lettre* 17, 1, tome I, p. 51, l. 12 et 15 : « *obmutui [...] mutus* », « je me suis tu [...] muet ».
74. *Lettre* 17, 3, tome I, p. 53, l. 16 à 18 : « *mihi autem absit gloriari nisi in cruce domini nostri Iesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est et ego mundo* ».
75. *Lettre* 17, 2, tome I, p. 51, l. 23 et p. 52, l. 3 : « *uersu vulgato [...] gentili poeta* ».
76. *Lettre* 22, 30, tome I, p. 144 : c'est dans cet extrait qu'il fait le récit du songe après lequel il a décidé de ne plus s'intéresser qu'aux Écritures. Ce récit étant postérieur à la date de rédaction de la lettre 17.
77. B. Jeanjean, « L'utilisation des citations poétiques profanes dans les Lettres de saint Jérôme : une tentative de classification », *Revue des Études Tardo-Antiques*, III, 2013-2014, p. 168.
78. Voir également B. Jeanjean, « Virgile au secours de la *Correspondance* de Jérôme », dans P. Laurence et F. Guillaumont éd., *Les écritures de la douleur dans l'épistolaire de l'Antiquité à nos jours*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 2010, p. 133- 150, article dans lequel est étudié le traitement de la citation de l'*Énéide* 6, 625-627.
79. Il n'est pas impossible de penser que Jérôme ait été baptisé par Damase lui-même à Rome au regard des dates de l'épiscopat de Damase à Rome (366-384) et de celles du séjour de Jérôme à Rome qui demande le baptême vers 366.
80. Parmi lesquels Rufin et Chromace d'Aquilée.

AUTHOR

ÉMILIE BALAVOINE

Université Toulouse 2 Jean Jaurès – EA 4601, PLH-CRATA